

Barbara Cassin, Bénédicte Tratnjek  
25 novembre 2008

## **Dire le monde en plusieurs langues**

Animé par Olivier Milhaud, avec pour invitée Barbara Cassin (philosophe et philologue, qui a notamment dirigé le *Vocabulaire Européen des philosophes. Dictionnaire des intraduisibles*).

Olivier Milhaud introduit cette soirée en rappelant l'intérêt, l'importance et l'originalité de son objet : « dire le monde en plusieurs langues » est un thème qui n'a jamais été abordé aux Cafés géo. Et curieusement, cette problématique n'a été que peu ou partiellement abordée depuis le début de l'histoire de la géographie. Quand il est question des langues, le géographe cartographie : dans cette zone, on parle allemand, dans cette zone italien, ici telle minorité linguistique, ici telle autre... Olivier Milhaud rappelle combien la géographie de la Russie est illustrative à ce propos : chaque ouvrage de géographie commence par la distinction devenue « classique » entre Russe et Russe, à savoir entre celui qui détient un passeport russe et celui qui appartient à l'ethnie russe. Chaque ouvrage précise combien il est primordial de ne pas confondre ces deux concepts, mais souvent l'explication s'arrête ici. L'intérêt de ce Café géo est justement de tenter de dépasser cette insatisfaction (celle de ne produire qu'une seule cartographie - nécessaire mais insuffisante - ou de se contenter de simples allusions en termes d'analyses). Pour cela, Olivier Milhaud nous présente Barbara Cassin, philosophe et philologue, spécialiste de sophistique, et lui demande de nous parler du lien entre ses travaux et la géographie.

Barbara Cassin présente ainsi le *Vocabulaire Européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles* (Seuil / Le Robert, 2004) ouvrage issu d'un travail collectif d'une centaine de chercheurs réalisé dans les années 1990. Barbara Cassin nous explique que cette équipe, qu'elle a dirigée, est partie du rejet de l'idée selon laquelle le savoir ne peut s'exprimer qu'en « globish » (la contraction de « global english ») ou en grec et en allemand, les deux langues philosophiques et philosophantes par excellence (Barbara Cassin définissant alors l'allemand comme étant « plus grec que le grec » dans son rapport à la philosophie, dans la mesure où cette dernière a été beaucoup pensée en grec - langue fondatrice en quelque sorte -, mais également beaucoup conceptualisée et écrite en allemand - d'où son rôle de langue « philosophante »). Le dictionnaire propose ainsi une géographie de la pensée philosophique européenne [1]. C'est en cela que Barbara Cassin parle de déterritorialisation des savoirs. Le travail de ce collectif de chercheurs a donc abouti à un dictionnaire des philosophies « massif » et original dans sa démarche, dans lequel chaque entrée a été conçue avec une idée commune à tous les auteurs, quelque soit leur langue maternelle : arrivera-t-on, malgré tout, à se comprendre ? N'y a-t-il que des intraduisibles ?

Olivier Milhaud demande alors à Barbara Cassin un retour sur le projet qui a donné naissance au dictionnaire : en quoi est-ce une cartographie des différences philosophiques en Europe ? Barbara Cassin précise d'abord l'originalité de ce dictionnaire philosophique : les entrées ne sont pas toutes des concepts, mais avant des mots. L'idée est de montrer qu'il n'y a pas d'universel, mais des universels qui se traduisent en plusieurs langues. Par exemple, « mind », « geist » et « esprit » ne relèvent pas des mêmes concepts (même si le langage courant les traduit comme synonymes) : les impacts du passage d'une langue à une autre sont sensibles et notables dès lors que les mots sont dotés de connotations différenciées d'une langue à l'autre.

Les intraduisibles ne sont pas des mots que l'on ne peut pas traduire, mais bien ceux que l'on ne cesse pas de traduire, parce que chacune des deux langues (la langue d'origine comme la langue d'accueil) évolue sans cesse et que le sens des mots (ceux qui sont traduits tout comme ceux qui permettent la traduction) se teinte de nombreuses nuances, connotations et font appel à des notions et des concepts qui se différencient d'une langue à l'autre. On voit là le poids du temps sur les langues, tant dans l'évolution de l'utilisation des mots que dans l'impact des pensées philosophiques sur une langue. Par exemple, deux traductions en anglais ont été données à la *Phénoménologie de l'esprit* d'Hegel : *Phenomenology of the mind* et *Phenomenology of the spirit*. « Mind » et « spirit » ont bien tous deux quelque chose de « geist », mais ne le traduisent que partiellement. Plus encore, chacune de ces traductions implique un sens différencié pour ceux qui le lisent et l'analysent en anglais sans retour à la langue allemande. Il y a donc discordance des réseaux dans les langues, c'est-à-dire qu'un mot dans une langue ne donne pas forcément un seul mot dans une autre langue, doté de tous les sens (historiques, métaphoriques, philosophiques...) de la langue d'origine. Dans le cas présent, « mind » et « spirit » sont des synonymes distincts qui traduisent chacun une partie, mais seulement une partie du concept exprimé en allemand. Pour comprendre la démarche des auteurs du dictionnaire, Barbara Cassin nous donne l'exemple du mot « ledjedria », qui ne signifie pas tout à fait la grâce, la beauté, la légèreté : l'entrée du dictionnaire propose alors l'analyse de ces différenciations à travers les textes dans lequel ce terme a des impacts et pose des difficultés de traduction. C'est à travers les textes que les auteurs ont choisi d'intégrer telle ou telle entrée.

Barbara Cassin explique alors que la langue est constituée d'auteurs et de textes. En tant que spécialiste de sophistique, la traduction du grec ancien a été fondamentale dans son travail de philosophe, et lui a révélé les paradoxes, les difficultés et les symptômes du passage d'une langue à une autre. L'exemple « classique » de la traduction du grec « logos » le montre explicitement : le terme grec a ainsi été traduit en latin par un doublet signifiant « raison et discours » (« ratio » et « oratio » en latin) : le terme n'a donc pas été traduit par un seul mot équivalent, mais par un jeu de mots. Mais, plus encore, le terme « logos » a aussi le sens de « phrase », de « morceau de phrase » et de « verbe » (au sens biblique). La démarche des auteurs a donc mis en exergue la traduction du concept et les difficultés rencontrées par ceux qui l'ont faite, pour comprendre la dualité du terme grec, ce qui n'est visible que de l'extérieur, qu'à partir d'une autre langue. De plus, les multiples sens de « logos » montrent combien les philosophes sont confrontés sans cesse à des problèmes pour penser dans une langue à partir d'idées, de concepts ou de textes traduits d'une autre langue, s'ils ne perçoivent pas tous les sens de chacun des mots rencontrés. Barbara Cassin nous donne alors à voir le dictionnaire comme un recueil de notes en bas de pages rendues explicites. Reprenant alors une formule de Humboldt (mais cette idée a été évidemment exposée et développée par de nombreux autres auteurs), une langue « c'est un filet jeté sur le monde et au moyen duquel on rapporte un autre bout du monde » : ainsi, vous ne ramenez pas le même poisson selon le filet que vous jetez (en fonction de ses mailles, de la profondeur à laquelle il est lancé, de sa taille...). Barbara Cassin démontre alors cette métaphore à travers des traductions du terme « bonjour » : il ne prend pas le même sens selon que l'on souhaite la journée (« bonjour »), la paix (« shalom »), la santé (« salve » en latin), ou la joie / le bonheur / la jouissance (en grec ancien). De même, le « peuple » et « people » donnent deux ambiances très différenciés : pour un individu, être désigné comme étant « populaire » (avec la double connotation de « relatif au peuple » impliquée dans des expressions telles que « classes populaires » ; et de « conforme aux goûts du peuple » dans des expressions telles que « arts populaires », « romans populaires »...) n'a pas le même impact que celui qui se définit ou est défini comme étant « people » !

Ces différenciations ne relèvent pas de l'anecdotique, mais au contraire tous ces mots sont de vrais symptômes. Douze années de travail par un collectif d'une centaine de chercheurs ont été nécessaires pour réaliser ce dictionnaire. Fait remarquable et riche en sens, le dictionnaire des intraduisibles est aujourd'hui en train d'être traduit ! Et cela, en anglais, en roumain, en arabe (au Maroc), en persan (en Iran), en russe, en ukrainien, en espagnol (au Mexique) et en portugais (au Brésil). Et bien évidemment, il ne s'agit pas d'une traduction au « mot à mot » ! Chaque pays apporte quelque chose qui n'est pas une traduction, mais une adaptation. Par exemple, au Brésil, la traduction en cours apportera de nombreuses analyses sur l'impact des langues indiennes sur le portugais. Pour chaque nouveau dictionnaire ainsi écrit - plus que traduit ! -, les auteurs font des ajouts, des suppressions, des ajustements. Et alors, le français n'est plus la langue de réflexion et de rédaction, mais devient une langue cible vue d'ailleurs. Barbara Cassin rappelle alors que pour se rendre compte que l'on parle UNE langue, il faut en connaître au moins une autre. Dans l'Antiquité, le « logos » était considéré comme la seule langue par les Grecs : les autres n'étaient que des Barbares (ce qui signifie littéralement « blabla »). Aujourd'hui, le dictionnaire prône pour la philosophie européenne le plurilinguisme comme une vraie valeur. Pour Barbara Cassin, l'Europe ne fonctionnera que grâce au plurilinguisme assumé (elle explique alors l'importance pour elle de diriger une collection d'ouvrages aux éditions du Seuil qui a pour particularité de proposer une édition bilingue). Le dictionnaire est alors un livre militant politiquement : l'Europe des langues ne doit pas être une Europe aux nationalismes à outrance ni une Europe sans langue (dans le cas où le globish s'imposerait, reléguant toutes les autres langues au rang de simples dialectes parlés localement et compris par peu d'individus). D'ailleurs, la langue anglaise elle-même est concernée par ces processus : elle est bien une langue très différenciée du globish, comprise avant tout par les Anglais (dans les conférences internationales, il n'étonne plus personne que chacun comprenne le globish des intervenants hongrois, suédois ou portugais, mais que tous « buttent » sur l'anglais des Anglais eux-mêmes !).

Olivier Milhaud demande alors en quoi il est légitime de refuser au globish le statut de langue. Barbara Cassin l'explique par le fait que le globish n'a ni littérature ni œuvres. Il ne s'agit pas, bien évidemment, de nier son rôle indéniable de langue de communication internationale, mais de montrer qu'il ne s'agit pas d'une langue de culture, d'une langue de pensée. Les « langues de culture » se sont constituées dans le temps et dans l'espace à travers des auteurs et des œuvres, et elles constituent les individus qui les parlent. La langue implique quelque chose par rapport à une civilisation, une culture, une appartenance. Barbara Cassin donne alors l'exemple du discours de Nicolas Sarkozy prononcé quelques jours auparavant (le jeudi 19 novembre 2008) et mis en ligne sur le site de la Présidence de la République, afin de nous montrer dans ce discours oral les formes de langage familier utilisées. Cet exemple illustre en quoi les langues de culture évoluent en fonction des individus et de la société, en même temps que ces mêmes individus les constituent. Gilles Fumey intervient alors pour comparer ces formes de discours politiques à ceux de De Gaulle, qui étaient alors perçus par les enfants comme du latin, du fait d'une certaine mise à distance proposée par le choix des mots utilisés. La volonté politique actuelle de se rapprocher de la langue « populaire » montre les interactions entre les individus et les langues, qui sont constitutifs les uns des autres.

Barbara Cassin rappelle alors l'importance des livres bilingues avec glossaire. Le dictionnaire s'inscrit dans cette démarche, et est une illustration d'une phrase de Lacan : « une langue, entre autres, n'est rien de plus que l'intégrale des équivoques que son histoire y a laissé persister » (Lacan, dans *L'Étourdit*). On ne voit les langues que de l'extérieur, un extérieur qui permet justement de distinguer des équivoques. C'est en cela que le dictionnaire fait œuvre de déterritorialisation, pour reprendre la démarche de Deleuze : de même que l'on ne comprend

une identité qu'à partir d'ailleurs, on ne comprend bien sa propre langue qu'en la comparant avec au moins une autre langue. Chacune des langues révèle alors des symptômes : en russe, le terme « pravda » signifie tout autant « vérité » et « justice ». En français, le terme « sens » désigne à la fois la « sensation », la « direction » et la « signification ». Cette équivocité peut être éclairée grâce à un retour à l'étymologie, en étudiant le sens du terme latin « sensus » et du terme grec « nous » (lui-même équivoque, signifiant à la fois la sensation et l'intuition divine). Ce dictionnaire essaie donc de passer d'une langue à l'autre par la traduction, en insistant sur ce qui constitue une langue par rapport à une autre, sur ses spécificités et les multiples sens dont sont dotés chaque mot.

Olivier Milhaud demande à Barbara Cassin ce qu'elles pensent des géographes : jettent-ils eux aussi un filet différencié en fonction de leur langue ? Il rappelle d'ailleurs les nombreuses études qui ont mis en exergue l'importance de la pluralité des termes, par exemple, pour neige en inuit, pluie en basque... Barbara Cassin montre combien il est nécessaire de se méfier du nationalisme ontologique, en rappelant les écrits d'Heidegger (dont elle a elle-même été l'élève), notamment dans *Introduction à la philosophie*, pour qui seule la langue grecque est philosophique, dans la mesure où elle philosophait elle-même en tant que langue. Certes, la philosophie s'est construite en grec, mais elle s'est également beaucoup écrite en allemand. Et chaque de ces langues représente des filets jetés sur le monde. Il n'y a pas une seule, ou deux seules langues philosophantes. Traduire, c'est transporter et se transporter. En cela, la géographie répond de la même démarche : il n'y a pas de langue plus « géographique » que d'autres. Pour Jean-Pierre Lefèvre (grand traducteur de l'allemand), l'intraductibilité devient le vrai. C'est ce nationalisme ontologique que Barbara Cassin dénonce, dans la mesure où elle pose un problème sur ce qu'est la philosophie.

Michel Sivignon, géographe spécialiste des Balkans, intervient pour montrer que le cas particulier de cette région est particulièrement explicite des difficultés des traductions. Avec la décomposition de l'ex-Yougoslavie, de nouvelles langues sont arrivées dans les Balkans : au serbo-croate ont succédé de multiples langues qui tendent de plus en plus à se distinguer les unes des autres : macédonien, bosniaque, monténégrin... Pourtant, aujourd'hui, tous ces peuples se comprennent. Ces nouvelles langues sont encore en formation. L'arrivée d'une flopée de nouvelles langues est fondée sur un effort de se différencier les uns des autres. Le cas des Balkans révèle que la langue est une fabrication du nationalisme liée aux révolutions industrielles (avant, on pouvait se contenter du dialecte local pour communiquer). Les langues sont devenues langues parce qu'elles ont une armée. Michel Sivignon demande alors s'il est légitime de mettre sur le même plan une langue morte (le grec ancien) et les langues vivantes ? Alors que nous sommes tous confrontés à l'anglais, n'avait-on pas la carte de la latinité à jouer, du fait de la proximité géographique (entre l'italien, le français, l'espagnol...) ? Le sujet de l'Europe préoccupe particulièrement Barbara Cassin. L'Europe est en chemin, et n'est pas encore faite. D'ailleurs, la pluralité des langues pose la question de traduire des objectifs politiques et économiques communs, comme le montre l'exemple des termes « loi » et « law » qui ne signifient absolument pas la même chose, et sont pourtant des termes utilisés dans le cadre de l'élaboration des règlements à Bruxelles. En cela, le dictionnaire relève d'une démarche spécifique, puisque ces auteurs sont partis des contre-sens et des difficultés, et non pas des passerelles qui existent entre les langues. Si le globish constitue une langue parfaite pour communiquer, il ne représente pas, pour Barbara Cassin, une voie pour la constitution de l'identité européenne qui doit se construire à travers la pluralité de ses langues.

Olivier Milhaud conclut le café géo en demandant à Barbara Cassin ce qu'elle pense des langues artificielles telles que le volapük ou l'esperanto qui tendent à l'universalité ? Barbara

Cassin rappelle que ces langues relèvent avant tout de l'imaginaire, et ne prône pas pour une langue universelle. Le dictionnaire ne relève pas d'une volonté d'unifier les langues, mais plutôt d'en relever les spécificités afin d'apporter un outil de compréhension. Olivier Milhaud demande alors si l'on peut, dans ce contexte, se comprendre à 100 %, par-delà toutes ces difficultés ? Barbara Cassin démontre qu'il y aura toujours un résidu, mais que l'on peut toujours travailler sur ce que l'on pressent ne pas comprendre dans la langue de l'autre, sur ces mots qui posent problème. Ce qui permet à Olivier Milhaud de rappeler que c'est un sujet qui préoccupe beaucoup les géographes en termes de terminologie. Il prend l'exemple des études urbaines, en l'illustrant avec l'article de Jean-François Staszak « Détruire Détroit. La crise urbaine comme produit culturel » (*Les Annales de Géographie*, mai-juin 1999, n°607, pp. 277-299), dans lequel ce géographe s'interroge sur la validité du terme de « ville » pour définir Détroit. En effet, dans cette métropole nord-américaine, les périphéries ont bien plus de liens entre elles qu'avec le centre-ville. Peut-on encore parler de ville ? Staszak se positionne en montrant que le nom de Détroit est signifiant à part entière, et prête déjà à penser que c'est une ville. C'est en cela qu'il s'interroge sur le fait de « détruire Détroit » en tant que signifiant d'une réalité urbaine qui ne correspond pas aux définitions de la ville telle que la conçoivent les Occidentaux. Pourtant, pour les Etats-Uniens, c'est justement cette organisation socio-spatiale qui fait ville. L'article démontre combien les géographes se préoccupent de la terminologie et trouvent de nombreuses difficultés à dénommer des réalités avec des termes en français, mais qui signifient des organisations territoriales différentes dans d'autres pays. Les géographes comme les philosophes de toutes langues jettent des filets différenciés sur le monde.

#### **Débat :**

**Le dictionnaire porte sur les langues européennes, mais on pourrait l'élargir aux autres langues du monde. Qu'en est-il de l'Indonésie où de nombreuses langues sont utilisées ? Et pourtant, la compréhension se fait entre les habitants.**

Mais ce sont des langues de communication. Les langues européennes qui sont étudiées dans le dictionnaire, et celles qui pourraient être étudiées dans un dictionnaire analysant les autres langues du monde, ce sont des langues signifiantes, qui sont autre chose qu'un seul moyen de communication.

**Les intraduisibles proposés dans le dictionnaire sont des mots. Certaines langues sont très liées à un territoire, comme le montre l'exemple de la langue tchèque, qui s'est défendue dans la clandestinité. Cette langue est d'autant plus liée au territoire depuis le divorce avec la langue slovaque. La pratique de la traduction entre la langue tchèque et la langue française, par exemple, montre qu'avec les substantifs et les nominatifs, on se débrouille toujours dans la traduction. Mais la syntaxe pose beaucoup plus de problème, notamment pour le cas des verbes. N'est-il pas impossible de faire un dictionnaire des verbes ?**

C'est bien, ici, un dictionnaire de philosophie qui met l'accent sur les problèmes dans les textes philosophiques (et non dans la langue en général). L'attention a donc été portée à des mots qui font sens dans la philosophie, avec par exemple un article sur le temps et sur l'aspect en russe. Chaque mot présenté dans le dictionnaire a été choisi comme un symptôme déjà identifié comme problématique par les auteurs du dictionnaire dans leurs efforts de recherche en plusieurs langues.

**Avec la mondialisation et l'avènement du globish en tant que langue de communication, va-t-on vers une perte de la nature culturelle des langues ?**

C'est pour ça qu'il faut apprendre l'anglais pour comprendre les textes anglais, et non le globish, qui constitue un pseudo-anglais. Et pour cela, il faut passer par les textes pour comprendre la culture anglaise (Hume, Austin, Shakespeare...).

**Une interprète de conférences intervient pour montrer que pour ceux qui travaillent en globish, il s'agit plutôt d'une langue d'anti-communication. Si le globish permet d'exprimer des à-peu-près et de se « débrouiller », cette langue élimine également toutes les nuances, l'aisance orale, le relief de la pensée... et empêche l'intervenant comme son auditoire d'exprimer l'ensemble de la réflexion.**

**Le globish est-il un « ennemi », ou conduira-t-il à une culture universelle ?**

Barbara Cassin a écrit récemment un ouvrage sur Google dans lequel elle revient sur la stratégie commerciale du moteur de recherche. Qu'appellent-ils « démocratie culturelle » selon leur slogan ? En réalité, Google, sous une apparente universalité, ne modèle son concept de moteur de recherche ni sur la démocratie (où chacun obtiendrait les mêmes résultats de recherche et le même accès à l'information) ni la culture (par les spécificités des modalités de recherche, ce ne sont pas les résultats les plus pertinents qui arrivent dans la première page de résultats, mais ceux qui ont été le plus référencés dans d'autres sites, voire ceux qui ont payé leur bon référencement). Barbara Cassin rappelle la définition de la culture donnée par Hannah Arendt : pour elle, la culture, c'est choisir ses amis dans les siècles, c'est une affaire de goût. Or, le goût est une affaire politique. Le problème avec Google, comme exemple d'utilisation du globish, c'est que ce n'est pas la qualité qui est jugée par le moteur de recherche, mais bien la quantité : c'est de « l'opinion portée au carré », dans la mesure où être référencé en première page amène de nombreux sites à faire référence au site en question qui montera d'autant plus dans le classement. Par contre, l'algorithme donnant le rang des recherches laisse peu de place à des articles très pertinents, relégués dans les dernières pages, et jamais cités (donc ne pouvant pas remonter dans le classement) parce que non trouvés dans les résultats (les utilisateurs dépassent rarement la 5ème page de résultats). Ce n'est ni de la culture, ni de la recherche. Le problème, c'est que l'on donne sens à ce type d'accès à l'information à des hauts niveaux de décision. Cela rappelle d'ailleurs le fonctionnement du CNRS pour le classement des chercheurs et des laboratoires (en fonction du nombre de personnes ayant cité les articles d'un auteur). Il est nécessaire de comprendre le fonctionnement des outils que l'on utilise, tout comme celui des langues que l'on parle, ce qui donne sens aux pondérations et aux comparaisons rendues ainsi possibles. D'ailleurs, Google est un bon exemple d'un outil qui prétend à l'universalité, tout comme le globish en tant que langue de communication, mais trouve des limites très contraignantes. Les spécificités de certains Etats tendent à renverser le mythe de cette universalité : l'exemple connu de Google en Chine, obéissant à une forte censure, le montre bien. Sur la version chinoise du moteur de recherches, lorsque l'on tape Tien An Men, on ne trouve que des photographies montrant une place paisible avec plein d'enfants et Mao souriant...

**Olivier Milhaud : Concrètement, à quel niveau peut-on faire le lien entre la langue et la culture ?**

Cela se joue par l'entremise des œuvres, c'est-à-dire ce que l'on pense et écrit dans une langue, ce que l'on traduit et reçoit. Pour Humboldt, la langue est une énergie vivante. Et cette énergie est mise en œuvre par des œuvres marquantes d'une réflexion, d'un courant de pensée... Une langue est une création continue. Par exemple, la « langue des banlieues » modifie la langue des Français. On retrouve là la différence entre les discours présidentiels à l'époque de De Gaulle et ceux de Sarkozy, comme souligné plus tôt.

### **Olivier Milhaud : et le mot « nature » ?**

En grec, cela se dit « phusis ». Cela fait référence à la plante qui permet à Ulysse de ne pas être transformé en cochon par le sortilège de Circé. Ce terme est lié au terme « cosmos » qui a un double sens : celui de « monde » (cosmique) et celui de parure (cosmétique). Si le terme latin « natura » ne traduit pas cette dualité de sens, on retrouve l'héritage grec dans les problématiques philosophiques et géographiques actuelles sur la nature (la nature en ville, la sacralisation de la nature...).

### **Gilles Fumey insiste sur les manières de communiquer. En Suisse, par exemple, il n'y a pas de langue nationale, que des langues étrangères. Mais il suffit que chacun parle sa langue pour que l'Autre comprenne et réponde dans sa propre langue.**

Le problème est qu'aujourd'hui, ce n'est plus le cas. A Zurich, on parle le globish dans les bureaux décisionnels. Le modèle suisse est certes un modèle, mais il est aujourd'hui fortement menacé. L'exemple de l'Afrique du Sud est également parlant : onze langues ont été constituées comme langues nationales à part entière et également reconnues. Tous les textes officiels sont traduits dans ces onze langues. Seul le terme « oubountou », qui signifie victimisation, a été conservé dans les onze textes de la constitution, sans traduction. C'est une marque d'une langue insérée dans les autres langues, puisque le terme fait sens dans toutes les langues, sans besoin de traduction. C'est une marque d'un ailleurs inséré dans un dedans. L'hymne national est également illustratif : chaque couplet est écrit dans une langue parmi les onze langues nationales, et le dernier couplet laisse place à la seule musique, comme placée au-dessus des langues et signifiant l'unité par-delà les différences linguistiques.

### **Comment peut-on traduire la poésie ? Comment lire, par exemple, Shakespeare en russe ? La question est posée par un Russe qui travaille dans un centre de recherche où se côtoient des chercheurs de différentes nationalités, et qui souligne quand l'avantage de pouvoir communiquer en globish. Les problèmes de compréhension viennent-ils seulement du vocabulaire ? Ne proviennent-ils pas avant tout de la phonétique, de l'accent ?**

Le fait de traduire fait bouger la langue « d'accueil ». Le globish permet une interaction entre les langues, mais l'anglais s'appauvrit à cause de lui. Barbara Cassin explique qu'elle revendique l'épaisseur de l'histoire et des langues, menacée par les langues de seule communication. Sinon, cela reviendrait à considérer qu'Aristote n'est qu'un collègue à Oxford. La langue n'est jamais qu'un habit sans importance. En cela, l'anglais est une langue qui s'inscrit dans une histoire particulière qui fonde ses significations.

### **Pour Norbert Elias, on ne comprend les diversités du monde qu'à travers ces langues. Un dictionnaire de géographie de ce genre serait utile !**

### **La « concurrence » du globish et l'appauvrissement de l'anglais inquiète en Grande-Bretagne. Mais parallèlement, on constate que le British Council ferme ses bureaux. Et l'ambassade sous-traite ses traductions. La situation est paradoxale.**

Barbara Cassin rappelle que le dictionnaire ne constitue qu'une ébauche de réflexion, et que d'autres intraduisibles mériteraient d'être analysés. Par exemple, les faux-amis tels que « philosophie » et « philosophy ».

### **Michel Sivignon : Le mot « culture » que vous avez utilisé est dans le sens de culture philosophique. On pourrait élargir cette définition à la culture littéraire au sens large, comme par exemple par la traduction des romans policiers. Où sont les limites de ce que**

### **vous appelez « culture » ?**

La question des limites est souvent très difficile. Le dictionnaire s'est en effet intéressé aux textes de philosophie, comme une présentation de notes en bas de pages à l'usage de ceux qui lisent les livres philosophiques. Il ne s'agit pas d'une limite au terme « culture », mais d'un point de vue pris par le dictionnaire comme dictionnaire de philosophie. On est parti des langues d'aujourd'hui, et l'on a parfois fait des retours en arrière, jusqu'aux langues mortes, (latin, grec, hébreu...) pour résoudre des difficultés. Mais on a également utilisé des livres littéraires marquantes et signifiantes dans notre recherche de traduction telles que celles d'Homère, de Borges...

### **Olivier Milhaud conclut ce café géo en remerciant Barbara Cassin de cette invitation à une géographie du sens des mots.**

Compte rendu : Bénédicte Tratnjek

#### **Pour aller plus loin sur le site des Cafés géo :**

« [Les effets linguistiques de la mondialisation](#) », compte-rendu du café géo avec Louis-Jean Calvet, Aix-en-Provence, juin 2002.

« [Faut-il avoir peur des langues régionales ?](#) », compte-rendu du café géo avec Bernard Cerquiglini, Paris - Le Flore, 30 mars 2004.

« [Les mots \(et les jurons\) qui voyagent](#) », compte-rendu du café géo avec Marie Treppe, Jean-Louis Tissier et Pierre Enckell, Paris - Le Flore, 25 janvier 2005.

La note de lecture sur [l'Atlas des langues du monde de Roland Breton](#), par Yann Calbérac, avril 2004.

L'article sur le film [L'Interprète de Sydney Pollack](#), par Nicolas Bauche, juin 2005.

#### **Deux sites à consulter :**

« [L'aménagement linguistique du monde](#) », le site extrêmement complet de Jacques Leclerc (membre associé au TLFQ, Université de Laval à Québec).

« [Géographie des langues](#) », un site conçu en complément du précédent.

[1] Barbara Cassin précise que le fait de concentrer le dictionnaire sur les langues européennes n'indique absolument pas une primauté absolue de ces langues sur la philosophie, mais souligne avant les difficultés matérielles et le temps requis pour concevoir un tel ouvrage : une centaine de chercheurs et une douzaine d'années ont été nécessaires à sa rédaction. Mais elle précise également que l'intérêt d'élargir ce travail à d'autres langues est des plus hauts.